HAL open science

Tourisme et “ éco-ethnicité ” : les enjeux d’un soft power environnemental pour les minorités de l’Asie d’altitude (Chine, Laos, Népal)

Frédéric Landy, Raghubir Chand, Steve Déry, Pierre Dérioz, Olivier Ducourtieux, Nadège Garambois, Évelyne Gauché, Marie-Anne Germaine, Lisa Hiwasaki, Mauve Letang, et al.

To cite this version:

Frédéric Landy, Raghubir Chand, Steve Déry, Pierre Dérioz, Olivier Ducourtieux, et al.. Tourisme et “ éco-ethnicité ” : les enjeux d’un soft power environnemental pour les minorités de l’Asie d’altitude (Chine, Laos, Népal). Via Tourism Review, 2021, 19, 10.4000/viatourism.6555 . hal-03880089

HAL Id: hal-03880089

https://hal.science/hal-03880089v1

Submitted on 30 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

OpenEdition Journals

SEARCH Tout OpenEdition

Via

Tourism Review

19 | 2021 :
Tourismes et géopolitiques

Tourisme et « éco-ethnicité » : les enjeux d'un *soft power* environnemental pour les minorités de l'Asie d'altitude (Chine, Laos, Népal)

Frédéric Landy, Raghubir Chand, Steve Dery, Pierre Dérioz, Olivier Ducourtieux, Nadège Garambois, Evelyne Gauché, Marie-Anne Germaine, Lisa Hiwasaki, Mauve Letang et Isabelle Sacareau

https://doi.org/10.4000/viatourism.6555

Traduction(s) :

Tourism and "eco-ethnicity": the challenges of environmental soft power for minorities in highland Asia (China, Laos, Nepal) [en]

Turismo y "eco-etnicidad": los retos de un *soft power* medioambiental para las minorías en las tierras altas de Asia (China, Laos, Nepal) [es]

Résumé

Cet article teste l'hypothèse suivante : la double image identitaire ethnique et environnementale d'un groupe – que nous appelons éco-ethnicité – peut expliquer dans une large mesure son émancipation ; ainsi, le fait d'être doté d'une éco-ethnicité significative pourrait fournir à ce groupe un soft power substantiel tiré du tourisme. Le texte s'appuie sur une recherche qualitative de terrain comparant trois études de cas en altitude au Népal (Annapurna), en Chine (Guizhou) et au Laos (Louang Namtha). La mise en tourisme locale y souligne l'ethnicité et les connaissances environnementales locales, mais à des degrés très divers. En conclusion, l'éco-ethnicité n'apparait pas comme un facteur d'émancipation économique déterminant.

Entrées d'index

Mots-clés : éco-ethnicité, tourisme rural, Asie d'altitude, minorités, ethnicité, soft power

Notes de la rédaction
Article évalué par les pairs

Texte intégral

Introduction

1 Le terme de *soft power* a été forgé par J. Nye à propos des Etats-Unis et de leur place dans les relations internationales. Il a donc un sens géopolitique à l'origine limité aux relations entre pays. La richesse de la notion permet cependant, nous semble-t-il, de l'appliquer à d'autres échelles et à d'autres domaines, dans sa définition la plus simple : « *This soft power – getting others to want the outcomes that you want – co-opts people rather than coerces them* » (Nye, 2004, p. x). On peut parler ainsi du *soft power* d'une firme comme Apple (son « image de marque »), ou même de celui de la mode pour diffuser de nouvelles valeurs (Bidault-Waddington, 2016). Cet article souhaite utiliser le terme à propos des minorités ethniques. Les Sherpas népalais ont acquis une telle célébrité internationale que leur nom d'ethnie est devenu le nom commun d'un métier : cette visibilité positive n'est-elle pas une raison majeure pour laquelle ils ont pu obtenir des droits d'usage et de cogestion du parc national de Sagarmatha, autour de l'Everest (Sacareau, 1997) ? Il semble donc que jouissent d'un certain *soft power* les groupes dotés d'une image environnementale et ethnique forte et positive, que nous appellerons « éco-ethnicité ». Il s'agit d'une identité à deux composantes.

2 L'*identité écologique*. Elle correspond aux relations matérielles et idéelles (Godelier, 1984) qui associent un groupe et son environnement. Cette « éco-composante » peut être mesurée quantitativement (combien d'espèces de plantes connaît la population ?) et être décrite précisément, dans le cadre d'une anthropologie qui brise la dichotomie culture/nature des sociétés occidentales (Descola, 2005). Pour ce qui nous occupe ici, la matérialité compte cependant moins que *l'image* véhiculée hors du groupe concerné : elle peut être jugée plus ou moins « environnementale » et du même coup plus ou moins positivement évaluée. La plupart des chercheurs s'accordent sur le fait que l'« ecologically noble savage » est un mythe (Hames, 2007). Pourtant, bien des organisations, locales ou internationales, et le groupe en question lui-même, peuvent colporter de telles images - dont le touriste occidental est souvent friand. Certaines communautés peuvent donc avoir une réputation de « sagesse écologique » qui ne correspond pas à la réalité. En revanche, les groupes pratiquant l'abattis-brûlis véhiculent une image négative souvent injustifiée : bien des populations autochtones d'Asie sont accusées de favoriser par leurs systèmes de culture érosion, inondations voire changement climatique, alors même que leurs pratiques sont tout à fait durables, du moins dans le cas de faibles densités de population (Ducourtieux, 2009 ; Gauché et al., 2019).

3 *L'identité ethnique*. Un même relativisme doit s'appliquer à cette seconde composante de l'éco-ethnicité. On doit se garder d'essentialiser les « ethnies », tant d'un point de vue anthropologique (leur réalité est largement performative) que socio-économique (les groupes sont traversés par de multiples identités de classes, de sexes, etc.). L'ethnicité est avant tout à considérer « comme volonté et comme représentation », pour reprendre le titre schopenhauerien d'un article de J-L. Amselle (1987). L'ethnicité est « la conscience d'appartenir à un groupe humain

différent des autres et de le revendiquer » (Otayek, 2001). Or, cette notion, née de l'amalgame du colonialisme et des débuts de l'anthropologie au 19e siècle, a été réinventée et souvent figée par les États modernes asiatiques dans la deuxième moitié du 20e siècle (Pholsena, 2011 pour le Laos ; Elliott, 2015 pour la Chine). Dans cette optique, l'utilisation du terme « peuple » appliquée à un seul groupe serait inappropriée : d'une part, elle est vue comme un danger par certains pays (Vietnam, Laos, Chine, Inde…) qui refusent d'utiliser les termes de « peuples autochtones » ou « *indigenous* » parce qu'ils pourraient ouvrir la voie à certains droits internationaux ; d'autre part, le terme de « peuple » est utilisé pour décrire la nation elle-même, les différents groupes ne devenant plus qu'*ethniques*, et pour la plupart, minorités. Les identités multiples et flexibles étudiées par Leach (1954) en Birmanie ont décliné presque partout en Asie méridionale : c'est l'une des raisons pour lesquelles Scott n'a pas osé s'aventurer chronologiquement après la Deuxième guerre mondiale dans son histoire anarchiste du massif de Chine méridionale (Scott, 2009).

4 Notre hypothèse : selon la force de son image éco-ethnique, un groupe se place en position plus ou moins avantageuse pour profiter de l'essor du tourisme. Le soft power lui-même n'est-il pas beaucoup affaire d'image ? La première partie de ce texte analyse le concept d'éco-ethnicité, et présente le projet AQAPA qui a pu le tester en Asie. Sont ensuite décrites les trois études de cas au regard de la dimension environnementale et ethnique de leur mise en tourisme, avant d'analyser dans un troisième temps les éco-ethnicités en présence. On constatera finalement que l'hypothèse ne se révèle guère vérifiée : « l'éco-ethnicité » de ces trois groupes, quoique parfois très valorisée voire instrumentalisée, ne peut expliquer à elle seule leur position politique et économique dans chaque système touristique localisé. En conclusion seront dégagées les raisons qui limitent la portée de la mobilisation de l'éco-ethnicité comme un instrument efficace de soft power.

I. Eco-ethnicité et *soft power*

5 La littérature scientifique a déjà exploré l'instrumentalisation de l'ethnicité à des fins économiques (Byrne Swain, 2011 ; Michaud, 2010 ; Picard, Wood ed., 1997) et (géo)politiques (Chun, 2009) ; cet article n'y reviendra pas. L'approche en termes d'auto-exotisme a analysé la « confrontation ambiguë avec l'Autre intériorisé » (Schon, 2003, p. 17), mais elle demeure avant tout limitée à l'étude des littératures postcoloniales. La recherche a parfois mis en lumière les effets d'une image environnementale positive, notamment la maitrise par les populations locales d'un discours écologique qui peut plaire aux gouvernants et aux acteurs extérieurs (Hirsch, 1996 ; Forsyth, 2003 ; Li, 2001 ; Luangaramsri, 2001 ; Menzies, 2003 ; Walker, 2001), et ce alors même que les savoirs des peuples autochtones n'intègrent pas, la plupart du temps, de préoccupations écologistes telles qu'on les entend dans les sociétés occidentales (Bruun et Kalland, 1995 ; Pinton, Grenand, 2007). À notre connaissance, la littérature n'a pourtant jamais associé les deux composantes, ethnique et environnementale, alors même que c'est leur combinaison qui se révèle stratégique[1]. Selon certains (Fontaine, 2006), il y aurait même incompatibilité entre identité ethnique et « identité écologiste », comme le montrent les tiraillements entre mouvements indiens amazoniens et organisations écologistes internationales ou occidentales. C'est assurément le cas si l'on donne à cet « écologisme » une perspective purement occidentale de conservation de la Nature qui n'existe que rarement chez les peuples autochtones, empreints d'animisme ou de totémisme (Descola, 2005). C'est beaucoup plus contestable si l'on considère que l'éco-ethnicité est fondée sur une « ontologie », une représentation du monde qui peut justement ne pas séparer l'humain de la nature. Par ailleurs, cette incompatibilité entre identité ethnique et identité écologiste tend d'autant plus à se réduire que, Fontaine le montre

d'ailleurs fort bien, les mouvements indiens d'Amazonie ont appris au contact des mouvements écologistes des pays du Nord tout un vocabulaire et des normes qu'ils savent désormais utiliser dans les arènes nationales et internationales pour faire valoir leurs droits – notamment leur capacité à promouvoir un « développement durable » et à gérer des espaces protégés. Comme l'écrit Ulloa (2005, p. 4), « *indigenous peoples' political actions and the emergence of "ecological" identities coincide with an internationalization of environmental law that has constructed indigenous peoples as subjects who can have full rights over their territories and resources in order to enter into the environmental market* ».

6 L'éco-ethnicité contribuerait alors à expliquer le degré d'intégration de ces groupes ethniques dans l'essor touristique et l'éventuel *empowerment* dont ils peuvent bénéficier. Par *empowerment,* nous entendons une autonomisation qui passe par une prise de conscience critique et un développement endogène, dans un processus de transformation des relations de pouvoir (Calvès, 2009). L'hypothèse d'un lien entre éco-ethnicité et retombées positives pour le groupe du tourisme dans sa dimension patrimoniale s'est révélée concluante lors de la comparaison de parcs nationaux urbains (Landy *et al.*, 2017 ; Landy éd., 2018) ; nous souhaitons désormais la tester sur trois territoires asiatiques caractérisés par l'altitude, une mise en tourisme croissante, et la forte présence de « minorités ethniques » - en Chine, au Laos et au Népal, trois des cinq pays étudiés par le projet AQAPA *A qui appartiennent les paysages en Asie ?*.

7 Dans le cadre de ce projet financé par l'ANR (2014-2019)[2], chaque site a été étudié par des étudiants en master d'AgroParisTech pour établir un "diagnostic agraire" (cinq mois de travail de terrain). Ils ont également reçu la visite de chercheurs pendant 50 semaines-personnes en moyenne, pour des analyses paysagères, des enquêtes qualitatives et quantitatives sur les ménages et les touristes, et pour animer des ateliers avec décideurs et opérateurs touristiques[3]. Deux doctorats en géographie sur l'Inde, le Népal et la Chine ont également contribué à cette recherche. Des interprètes ont complété l'équipe la plupart du temps, étant donné le défi des nombreuses langues locales différentes des langues nationales. Alors que pour chaque site, les méthodes de diagnostic agraire et d'analyse paysagère furent similaires, les enquêtes pour les autres recherches furent spécifiques : nous n'avons pas cherché à établir une comparaison stricte entre les cinq terrains, préférant coller à leurs spécificités pour mieux les comprendre et les mettre en valeur. Cet article démontre, selon nous, que les divergences méthodologiques n'empêchent pas d'établir des passerelles entre les terrains grâce à une problématique commune, ici fondée sur la notion d'éco-ethnicité.

8 Les minorités ethniques présentes dans les trois zones étudiées en Chine, au Laos et au Népal participent très inégalement aux diverses formes de tourisme. Il s'agit donc ici de considérer moins l'instrumentalisation du tourisme par les États pour s'assurer un *soft power,* que de questionner le *soft power* de minorités dont l'ethnicité peut jouer un rôle important dans le façonnement des paysages ou l'attractivité culturelle de destinations touristiques, voire qui peuvent être elles-mêmes l'objet de visites dans le cadre de ce qu'on appelle le « tourisme ethnique » (Lekane Tsogbou, Schmitz, 2012).

9 L'éco-ethnicité peut participer de la construction d'un imaginaire touristique contemporain, expression d'une sensibilité à l'environnement et de représentations construites par un système d'acteurs touristiques ou politiques, qui la mettent en avant pour intégrer, développer, voire contrôler un espace peuplé de minorités. En retour, cette éco-ethnicité peut procurer à ces minorités un levier utile pour négocier des droits avec les pouvoirs locaux ou chercher des soutiens auprès d'organisations écologistes « globales ». Une image forte, et positive en matière environnementale, peut générer l'octroi de droits spécifiques, l'arrivée d'aides financières gouvernementales, privées, ou de grandes ONG internationales, renforcer l'attractivité touristique, forcer la main des gouvernements dans les négociations

foncières pour la conservation (Bellier éd., 2015 ; Hirsch, 1996). Une forte éco-ethnicité pourrait alors se révéler une « arme des faibles » (Scott, 1985) d'un genre nouveau, qui permettrait d'inverser un processus de marginalisation socioculturelle ou politique (Déry *et al.*, 2012). Alors qu'une éco-ethnicité faible, au contraire, ne permettrait guère de développer ce *soft power* (Landy *et al.*, 2020), laissant ces groupes à la merci de la « règle environnementale », comme au Vietnam (McElwee, 2016). Nous partons d'une approche moins radicale politiquement que celle de Scott (2009) qui reprend l'anarchisme sous-jacent de Clastres (1974) à propos des minorités tournées « contre l'Etat ». Selon nous, ces « armes des faibles » servent moins à s'opposer à l'Etat, ou même à le contourner, qu'à tenter de l'instrumentaliser. L'objectif est de s'insérer dans les relations de pouvoir (pouvoir de l'Etat à ses différentes échelles, mais aussi pouvoirs des acteurs de l'économie du tourisme privée) pour tenter d'en retirer quelques miettes, et davantage si possible. Le plus souvent, il s'agit certes moins de « stratégies » que de « tactiques », de « ruses » – pour reprendre la terminologie de de Certeau (1990) – mais ce pari risqué peut se révéler gagnant, au moins pour quelques composantes du groupe ethnique tirant profit de leur image positive.

II. La place des « minorités » dans la mise en tourisme

A. De la Zomia à l'intégration ? Diversité des situations ethniques aux Népal, Chine et Laos

10 Nos trois terrains sont situés dans la Zomia, cette Asie des montagnes peuplée de minorités tentant d'esquiver de longue date le contrôle du pouvoir centralisé de la plaine (van Schendel, 2002 ; Scott, 2009 ; Michaud, 2010). Ces marges nationales sont stratégiques pour les gouvernements, dans un contexte de renforcement parfois ancien de l'État ou plus récemment d'investissements transnationaux agricoles, énergétiques ou industriels (De Koninck, 1996). À cet égard, l'éco-ethnicité peut être un outil de revendication des populations locales *envers l'État*, pour plus de visibilité et de droits, mais elle peut aussi être instrumentalisée *par l'État*, notamment à travers une politique de mise en tourisme, pour arrimer la région au pays.

12 Les trois terrains du projet AQAPA étudiés ici[4] sont :

13 en Chine, au sud de la province méridionale du Guizhou, les villages de Gulu, Zenlei et Shuige (800-1000 m d'altitude), peuplés avant tout de Shuis (rameau linguistique Tai-Kadai) ;

14 au Laos septentrional, la Nam Ha National Protected Area et ses environs, près de Louang Nam Tha, région peuplée avant tout de Lantens (Hmong-Mien), Akkas (Tibéto-Birmans) et Khmus (Austro-asiatiques), dans des villages situés entre 300 et 1200 m ;

15 au Népal, en versant sud des Annapurnas, la zone des treks ouverts récemment du Mardi Himal et du Macchapucchre Model Trek (villages à 1500-2000 m), où les ethnies tibéto-birmanes Gurung, Magar et Tamang représentent environ un tiers de la population.

16 Dans les deux premiers pays, officiellement communistes, la question ethnique est traitée selon le principe d'une nation forte représentant un peuple multiethnique uni. La Chine est un État comptant officiellement 56 « nationalités » (*minzu*), 55 étant des « minorités » représentant 8 % de la population (contre 92 % de Hans). Le pouvoir central mène une politique de développement dans leurs territoires périphériques afin de les intégrer à l'ensemble de la nation, ce qui se traduit par une

« han-isation » culturelle, démographique et économique, et par la réduction des cultures locales à des folklores très prisés des touristes han (Harrell, 2001 ; Oakes, 1998 ; Nyiri, 2006 ; Schein, 1997). Au Laos, la Constitution reconnaît de même 49 ethnies (Schlemmer, 2015) – celle des Lao formant tout juste la moitié de la population du pays (Pholsena, 2011). Mais comme en Chine, la ligne officielle est que cette mosaïque ethnique se cristallise éventuellement pour former des Citoyens Socialistes, guidés par un groupe « grand frère », en l'occurrence les Lao.

17 La jeune démocratie népalaise n'adhère pas à ce modèle : c'est le seul des trois États à avoir ratifié la Convention 169 de l'OIT sur les peuples indigènes et tribaux (1989). Officiellement, le Népal compte 59 « peuples autochtones » (*adibasi janajati*), pour un tiers de sa population (Hangen, 2007), mais il ignore la notion d'« aborigène » (litt. « ici dès l'origine »), notamment en raison des grands mouvements migratoires qui ont peuplé le pays. Les populations tibétaines ou bhotias dominent au nord, dans les hautes altitudes peu peuplées, les Tibéto-Birmans comme les Gurungs occupant les moyennes montagnes entre 1500 et 3000 m environ. Le plus souvent de culture bouddhiste avec un fort héritage animiste (Smadja ed., 2003), ces groupes diffèrent des populations du sud, en majorité hindoues (Kergoat, 2007).

B. Ethnicité culturelle, ethnicité politique, ethnicité touristique

18 Replaçons les éco-ethnicités de nos trois cas dans le cadre déterminant des politiques touristiques et environnementales.

19 Le Népal s'ouvrait au tourisme international quand le Laos se trouvait en pleine guerre et que la Chine demeurait encore plus ou moins fermée aux visiteurs venus de pays capitalistes. Le tourisme népalais s'est organisé dès les années 1970 autour du trekking (Sacareau, 1997) : dans notre région, il est encadré par l'Annapurna Conservation Area Project, dans un jeu d'acteurs relativement ouvert. Si les touristes internationaux restent majoritaires sur les sentiers de haute altitude, les nationaux s'y intéressent aussi depuis peu (Dérioz *et al.*, 2016). Au Laos au contraire, le tourisme ne s'est développé que depuis 1999, et avec des effectifs de touristes (avant tout occidentaux) bien moindres. Les treks sont rois dans et autour de l'espace protégé de Nam Tha, pour une clientèle quasi exclusivement européenne, nord-américaine ou australienne. Ceci fait partie d'une politique pour faire entrer des devises, mais aussi pour développer ces régions au carrefour des frontières birmane et chinoise (Déry, Dubé, 2019). Les treks passent en forêt sur des sentiers très peu aménagés. Il s'agit d'itinéraires courts, permettant de passer une nuit dans un village ou dans la *jungle*[5]. Enfin, en Chine, les trois villages étudiés sont visités par des touristes quasi exclusivement chinois (han), qui se hasardent peu au-delà de l'espace habité : ils consacrent une à deux heures à admirer l'architecture et les spectacles de culture « traditionnelle » (chants et danses), et ne se promènent dans le paysage rural que par un circuit prédéfini et limité.

20 Tout cela témoigne de mises en tourisme distinctes. Quels en sont les moteurs ? Les politiques menées par l'État ont un rôle essentiel en Chine, y compris aux niveaux de la province et du district. En plus de son rôle dans le développement économique, le tourisme intérieur a pour but de construire un sentiment d'identité nationale (Taunay, 2011), qui passe paradoxalement par la valorisation des particularités ethniques locales : celles-ci, figées par une ethnologie essentialisante, apparaissent comme une richesse de la nation à travers la mise en tourisme de leur diversité (Oakes, 1998). Au Laos, la place de l'ethnicité dans la promotion de l'écotourisme de Louang Namtha est également assumée par l'État. Sous réserve d'un droit d'inventaire par le Parti entre les « bonnes » pratiques culturelles (folklore) et les

pratiques considérées comme « arriérées » (abattis-brûlis, chasse, opium, chamanisme, etc.), les groupes sont théoriquement égaux pour construire ensemble la révolution socialiste (Évrard et Goudineau, 2004). Au Népal en revanche, si l'État a encouragé le tourisme, ce sont d'abord les interactions entre les alpinistes étrangers et la société locale qui ont été à l'origine de la mise en tourisme des Annapurna (Sacareau, 1997). Dans ce pays comme au Laos, des institutions internationales, depuis l'UNESCO ou l'IUCN jusqu'aux petites et grandes ONG en passant par l'USAid, ont également eu, et ont encore un rôle crucial pour définir voire mettre en œuvre les politiques touristiques, quitte à présenter des formes néocoloniales. Dans tous les cas, les ethnies locales n'ont pas initié le processus et ne sont que des acteurs parmi d'autres.

21 L'attrait pour le paysage est un autre ressort du tourisme. La résonnance médiatique et touristique, au moins en Occident, d'un sommet comme l'Annapurna (8091 m) est bien supérieure à celle des moyennes montagnes des terrains d'étude chinois et laotien. A-t-on pour autant une opposition nette entre un tourisme de nature et un tourisme de culture ? Nullement. Le tourisme dans notre cas chinois est assurément culturel, fondé sur le folklore local de l'ethnie shui. Mais le Népal, s'il accueille un tourisme beaucoup plus tourné vers la nature, n'oblitère pas le fait ethnique qui représente un certain intérêt pour les touristes, étrangers ou nationaux. Le cas laotien est le plus équilibré : la fréquentation de la *jungle* passe généralement par les « villages ethniques », construits comme tels par la publicité.

22 On le voit, l'importance du tourisme ethnique varie selon les trois régions. Dans le cas chinois, l'ethnicité shui est au premier plan dans le développement touristique du district de Sandu. Les villages de minorités mis en tourisme par l'État deviennent des sites officiels du tourisme national, ce qui revient à une reconnaissance officielle de leur ethnicité… sans pour autant leur conférer des droits. Les visiteurs han des trois villages viennent pour la culture shui, pour les danses shui, les maisons shui, les fêtes shui – toutes plus ou moins reconstruites pour satisfaire les attentes des touristes, dans le cadre d'un processus de patrimonialisation où importe peu « l'authenticité », quoi que puisse signifier ce mot dans les mises en tourisme (Bruner, 2005 ; Taunay, 2011 ; Xie, 2010)[6]. On assiste en fait à une forme d'« *internal orientalism* » (Schein, 1997 ; Gladney, 2014), où les citadins han viennent s'étonner de l'environnement rural « exotique », plus proche de la nature que celui des plaines des espaces « civilisés » (David, 2010).

23 Au Laos, à la *jungle* promue par les tour-opérateurs s'ajoute une composante culturelle importante : les visiteurs peuvent dormir dans les villages akka, lanten ou khmu, partager leur alimentation et visiter leurs écoles. Les touristes occidentaux en retiennent souvent la richesse de leurs connaissances sur les ressources offertes par la forêt, que les guides mettent en valeur au long des itinéraires (alimentation, plantes médicinales…). Malgré certaines évolutions techniques (toits en fibrociment, déclin des vêtements traditionnels), l'ethnicité est partie intégrante du produit touristique : « *Live the Akka adventure !* », proclament les agences qui proposent des « *ethnic paths* » ou des *homestays* hmong.

24 Le cas népalais ressemble assez à celui du Laos, même si l'attraction paysagère des hautes cimes himalayennes y représente la motivation touristique première (Dérioz *et al.*, 2016). La découverte des ethnies locales est bien un élément du tourisme dans l'Annapurna. Dans notre zone d'étude (Létang *et al.*, 2017), les Gurungs conservent une culture vivante et originale. Certes, leur ethnicité est modifiée par des processus d'acculturation venant du reste du Népal, des pays occidentaux et des migrations à l'étranger. Pourtant, même les jeunes Gurungs savent parler leur langue propre, et les mariages interethniques ne sont pas très courants. Cette dimension culturelle se lit dans le paysage à travers une architecture particulière ; plusieurs villages, notamment Gandhruk, possèdent de petits musées présentant des objets traditionnels ; dans les secteurs où ont été développées des formes de tourisme communautaire avec *homestays* (Upadhayaya, 2013), l'ethnicité devient plus

explicite, avec des spectacles à destination de touristes moins nombreux et plus avertis - notamment les clients népalais - que ceux qui empruntent seulement les grands itinéraires.

III. Des éco-ethnicités variables, et non déterminantes

A. La relative faiblesse de bien des éco-ethnicités

25 Dans notre échantillon, la plus mauvaise image environnementale est celle des ethnies laotiennes. Les touristes, tous occidentaux, s'attendent à découvrir la « jungle » publicisée ; ils rencontrent aussi en réalité des plantations d'hévéas paysannes ou industrielles, et, pire encore à leurs yeux, des parcelles forestières calcinées pour l'agriculture sur brûlis[7]. Seules les rizières de fonds de vallée trouvent grâce aux attentes paysagères des touristes occidentaux. Pour le reste, le mythe du chasseur-cueilleur qu'ils avaient plus ou moins en tête s'écroule face à la réalité d'une agriculture en pleine recomposition. L'essartage n'est pas nocif pour l'environnement s'il est pratiqué dans les règles de l'art (Ducourtieux, 2015), mais les discours des touristes rejoignent en l'occurrence ceux de la « théorie de la dégradation de l'environnement en Himalaya » (Ives, Messerli, 1989) qui accusent les pratiques paysannes d'accélérer érosion et déboisement. Il faut cependant nuancer : les touristes découvrent et admirent que les villageois connaissent si bien les espèces sauvages de la forêt. Ils peuvent aussi en manger : ces savoirs forestiers donnent alors une image plus positive des ethnies. Il reste que le nombre de « trekkeurs » tend à stagner à Louang Nam Tha depuis 2006, avec pour principale raison le décalage entre ce qui est « vendu » par les opérateurs touristiques et la réalité des randonnées.

26 Au Népal, les Gurungs et les autres groupes tibéto-birmans ont une faible image environnementale en dépit de leur animisme. Leur ethnicité est très visible dans les paysages mis en avant dans les produits touristiques, mais elle inclut peu de composantes écologiques, du moins celles qui sont attrayantes aux yeux des touristes occidentaux, et ils ont été accusés d'étendre leurs terrasses aux dépens de la forêt et de dégrader cette dernière en y faisant passer leurs troupeaux, accroissant ainsi l'érosion (Smadja ed., 2003). La plupart des touristes de passage ignorent tout des débats sur la déforestation au Népal, mais ils sont de plus en plus imprégnés d'une vulgate où se mêlent la question du changement climatique et les menaces sur la biodiversité. Il reste que si les pratiques et savoirs environnementaux des Gurungs sont souvent négligés, les touristes sont sensibles à leurs villages accrochés à de spectaculaires versants sculptés en terrasses. C'est donc le paysage qui permet aux Gurungs d'augmenter leur éco-ethnicité[8].

27 Chez les Shuis du Guizhou, on a plutôt l'inverse : c'est leur visibilité ethnique qui donne un intérêt touristique à un paysage qui sinon n'en aurait guère. Certes, en Chine les minorités sont souvent photographiées en costume « traditionnel » devant des paysages ruraux, qualifiés abusivement de « naturels » par les acteurs du tourisme. Les Shuis sont parfois vus par les touristes han comme étant « plus proches que nous de la nature » (entretien à Zenlei, 2014). Mais leurs éventuelles pratiques environnementalistes ne sont nullement soulignées par la mise en tourisme, à l'exception de leurs croyances animistes encore vivantes, dédiées à des arbres, à des rochers, ou à des sources votives. Bien plus, leurs visiteurs urbains imprégnés de croyance dans le « développement » jugent sévèrement ce que d'autres pourraient considérer comme des valeurs environnementalistes : ainsi, les maisons de bois sont moins vues comme une habile adaptation au milieu que comme un trait d'arriération et une curiosité historique. Une Chinoise (anglophone et diplômée du supérieur)

nous affirma même : « *The Shui villages are the first stage of human beings* ». Un tel évolutionnisme social interdit à l'éco-ethnicité d'être valorisée. Dans des projets touristiques tels que représentés sur le document 1, il importe peu que l'ethnie en question ait une image environnementale forte ou non : celle-ci est balayée par des processus qui la dépassent de beaucoup !

Document 1. Le nouveau projet de développement touristique pour le village ethnique de Gulu (Chine) : à quoi peut servir ici l'éco-ethnicité ?

Document d'aménagement consulté chez la PDG (d'ethnie shui) de la Guizhou Legend of Shui Country Culture Tourism Development Ltd. Photo F. Landy, 12.8.2017.

B. Bénéficiaires ou laissés pour compte ?

28 Selon notre hypothèse de départ, qu'une communauté jouisse d'une forte éco-ethnicité apparaitrait a priori un avantage dans le tourisme de culture chinois, fondé sur la visite de villages peuplés de minorités ethniques ; beaucoup moins dans le tourisme népalais davantage centré sur la nature. Si les touristes han viennent « pour les Shuis », cette minorité ne dispose-t-elle pas en retour d'un levier d'action ? Au contraire, les touristes de l'Annapurna ne viennent pas « pour les Gurungs » mais d'abord pour la haute montagne : il pourrait donc être plus difficile pour cette ethnie locale de se faire entendre étant donné sa moindre importance dans la motivation des touristes. Quelle est la réalité révélée par le terrain ?

29 Force est de constater qu'elle est tout autre. Nos enquêtes n'indiquent pas de correspondance directe entre éco-ethnicité et *empowerment*, dans aucune des dimensions de celui-ci : ni dans la dimension de conscientisation, ni dans celles d'autonomisation économique et de transformation politique.

30 Parmi les trois cas, si ce sont les Shuis les plus « visibles » touristiquement, c'est aussi le groupe qui en profite le moins. La mise en tourisme de leurs villages passe par la mise en conformité des sites avec le paysage chinois *han* idéal, celui du *shanshui* - littéralement « les montagnes et les eaux » - (Escande, 2005), valorisé et mis en scène. Cela se traduit dans l'aménagement par la valorisation des rivières et cascades, des vues sur la montagne, autant que par l'ajout d'ornementations architecturales et la mise en exergue de spécificités culturelles telles que danses et écriture (Gauché, 2017). La population locale dit apprécier ces transformations

paysagères - pour autant qu'on puisse mesurer la sincérité des discours relevés dans nos enquêtes, compte tenu de la faible liberté de parole[9] : la vision du paysage de type *shanshui* a été réappropriée par la culture contemporaine shui, et en retour cette culture shui profite de la patrimonialisation de certains de ses éléments (écriture, broderies, mythes…). Pour le reste, les Shuis ne maitrisent aucun aspect du tourisme, ne gèrent aucun tour-opérateur. Les seuls maigres profits financiers directs sont ceux laissés par les droits de stationnement des cars, les repas pris sur place par les touristes, ou les spectacles des danseurs qui d'ailleurs ne sont parfois même pas shui. (L'association paysanne du village de Shuige ne redistribue que 40-100 yuans/pers/an - cf. Gauché *et al.*, à paraître). La population ne s'insurge pas de la marchandisation par les pouvoirs publics de leur ethnicité (Xie, 2010) ; elle voudrait même l'augmenter, mais que ce soit davantage à son profit. S'appuyant sur la valorisation de cette identité pour tenter de promouvoir le développement du tourisme ethnique, elle souhaite un développement économique qui pourrait limiter l'émigration, plus que la reconnaissance de l'identité shui[10].

31 Le cas népalais est le seul des trois où la population locale, sa composante gurung en l'occurrence, contrôle une part du tourisme et en tire des revenus substantiels. Mais son éco-ethnicité, relativement faible, l'explique moins que le fait que les familles les plus riches de la région, historiquement, soient gurungs. La captation et l'accumulation de la richesse créée sur le temps long (rente foncière, contrats avec les anciens bouviers…) ont servi aux activités touristiques, qui nécessitent des investissements conséquents. De plus, leur histoire migratoire (dans l'armée coloniale et aujourd'hui dans les pays du Golfe) a habitué les Gurungs à interagir avec les étrangers, et a fourni une certaine épargne réinvestie dans le tourisme (Sacareau, 1997). Ont pu alors jouer l'interaction entre les Gurungs et les premiers touristes, ainsi que l'effet des réseaux familiaux et ethniques : bon nombre des agences de trekking de Pokhara sont gérées par des Gurungs, qui conservent des attaches dans les hautes vallées. Dans la région étudiée, la plupart des chambres d'hôtes sont tenues par des Gurungs. Ils vendent des légumes aux restaurants, ou peuvent se louer comme guides ou porteurs (Dérioz *et al.*, 2016). Par ailleurs, la culture gurung est présente dans les spectacles villageois offerts aux touristes. Bien que l'éco-composante de leur ethnicité soit assez faible, des Gurungs affichent des « bonnes pratiques » afin d'obtenir des subventions et des soutiens de toutes sortes (plantes, semences, etc.) de la part du Annapurna Conservation Area Project (ACAP). Inversement, l'ACAP et d'autres agences forment à la « gestion environnementale » les Gurungs et d'autres communautés. Dans un pays comme le Népal où l'environnement est si crucial pour les ruraux et constitue une source importante de financement national et international, il n'est pas surprenant que la carte écologiste soit instrumentalisée par toutes sortes d'acteurs, y compris les Gurungs.

32 Cette carte, les ethnies d'essarteurs laotiens peuvent évidemment plus difficilement la jouer. La faible éco-ethnicité des groupes ethniques de Louang Nam Tha leur interdit de bénéficier d'un quelconque pouvoir en la matière. Si les touristes associent leurs paysages de brûlis à la désolation, il leur est impossible d'espérer recevoir un paiement de services environnementaux au titre de leurs pratiques forestières - sauf pour les rizières, appréciées des touristes mais récentes et peu nombreuses. La cueillette est une autre activité jugée positivement - mais non la chasse. Si les agences de Louang Nam Tha appartiennent aux trois quarts à des non-Lao, souvent Khmus, le commun des villageois khmus, tout comme les groupes encore plus marginaux (Akka, Lanten), reste exclu de la maigre redistribution du revenu des quelques nuitées ou repas payés par les touristes aux agences. Un espoir pourtant : les fonctionnaires provinciaux que nous avons rencontrés reconnaissent que l'interdiction de l'abattis-brûlis ne pourra être effective qu'après la généralisation d'options alternatives viables. Cette administration locale ne compte que peu de personnes lao et se compose surtout de Khmus ou de Lus, dont l'ascendance s'inscrivit précocement du côté du parti communiste lors de la guerre civile

(1950s-1975, cf. Evans, 2002).

C. Une image éco-ethnique fragile à bien des égards

33 Ces résultats montrent la fragilité de l'image éco-ethnique et de son pouvoir. Une forte éco-ethnicité peut aider à obtenir un *soft power*, mais elle ne le garantit pas. Notre hypothèse n'est toutefois pas invalidée lorsqu'on la prend par la négative : au Laos, la faible éco-ethnicité des minorités ethniques étudiées constitue très certainement un facteur réduisant leur capacité à obtenir davantage de reconnaissance et de droits. Mais d'une façon générale l'éco-ethnicité n'apparait pas comme un outil à mobiliser systématiquement par les populations pour les faire sortir de la pauvreté. Dit autrement : l'éco-ethnicité fonctionne souvent, mais tout dépend de qui la met en œuvre. D'autres facteurs interviennent et en premier lieu, l'État, qui avec d'autres acteurs est souvent le premier à « éco-ethniciser » les paysages pour attirer les touristes – on l'a vu en Chine - mais ce n'est pas toujours au profit des plus démunis. Si le rôle de l'Etat est plutôt faible au Népal, où beaucoup de place est laissée aux ONG internationales ce dont profitent les Gurungs, il est très fort en Chine où le souci de redistribution des bénéfices pour les Shuis n'est pas la préoccupation première. Un autre facteur, indirectement lié au précédent, est le contexte économique, qui permet aux Gurungs de rapatrier sur place des capitaux et des savoirs qu'ils ont pu acquérir en émigration, selon des stratégies familiales plutôt que communautaires (Dérioz *et al.*, 2016). Enfin joue un troisième facteur : le rôle essentiel des *psychès* et des représentations dominantes, que ce soit au niveau national (vision han réductrice des « nationalités ») ou au niveau mondial (vision négative de l'abattis-brûlis). Savoir par qui elles sont façonnées, au nom de quelles idéologies et de quelles valeurs, et pour quels intérêts, dépasse toutefois le cadre de cet article.

Conclusion

34 De nombreux facteurs alliant contingences historiques et territoriales entrent en ligne de compte pour expliquer la place que tiennent les minorités montagnardes dans le système touristique. Ils font que l'éco-ethnicité, image identitaire très labile, ne peut pas toujours se révéler un levier efficace pour au moins quatre raisons.

35 Tout d'abord, il est douteux qu'une éco-ethnicité même très forte parvienne à fournir à des groupes particulièrement marginalisés un *soft power* qui puisse contrebalancer des *hard powers* bien plus efficaces. Il leur faut alors souvent l'aide d'acteurs extérieurs : les ONG internationales ont beaucoup œuvré en faveur des Sherpas du Népal, ou pour participer aux luttes environnementales en Thaïlande ce dont ont profité les Karens (Hirsch, 1996). Dans des pays plus fermés, comme la Chine ou le Laos, ces acteurs sont moins présents, ou moins puissants, et ne peuvent mettre en valeur l'éco-ethnicité de certaines communautés. Dans ces deux pays, l'ethnicité des minorités est fortement mise en avant par l'État lui-même pour renforcer leur pouvoir d'attractivité touristique, mais, comme nous l'avons vu dans notre étude, sans forcément insister sur la composante environnementale.

36 Par ailleurs, la valeur de l'éco-ethnicité évolue dans le temps comme dans l'espace. En Chine et au Vietnam, c'est d'abord l'approche stalinienne de la « nation » et des minorités ethniques qui a prévalu, avant que celles-ci ne deviennent des atouts pour le développement touristique du pays. Au Népal, le Parc national de Sagarmatha avait été créé largement en raison de l'image environnementale négative des Sherpas, accusés de dégrader la forêt, avant que ceux-ci ne parviennent à mettre en avant leurs

modes traditionnels de gestion, pour démontrer aux décideurs l'importance de leurs savoirs environnementaux et être impliqués dans le Parc (Adams, 1998 ; Sacareau, 2009). Mobilisant de surcroît leur image d'héroïques alpinistes, ils ont obtenu des assouplissements dans la législation dont n'ont pas bénéficié des groupes moins célèbres dans d'autres parcs du pays établis de façon conflictuelle (Chitwan, Rara…).

37 Plus généralement, l'éco-ethnicité a une valeur d'autant plus changeante qu'elle contient deux composantes, ethnique et écologique. On sait au moins depuis Leach (1954) combien l'ethnicité est une création historiquement contingente, sensible au contexte politique et socio-économique (Hale, 2004 ; Ulloa, 2005). Mais c'est le cas aussi de la composante écologique de l'éco-ethnicité : il a fallu attendre que le paradigme environnemental réclamant un développement durable et la lutte contre le changement climatique soit devenu dominant dans le discours général, sinon dans la réalité des politiques et des pratiques, pour que l'éco-ethnicité apparaisse comme source de *soft power*. Alors seulement les valeurs environnementalistes des populations locales ont pu être mises en exergue, pour montrer aux pouvoirs qu'elles étaient de bons « sujets environnementaux », dans le cadre de cette forme de gouvernement qu'Agrawal (2006) a appelé "*environmentality*". En revanche, à l'époque où régnait consensuellement la Modernité, il y a encore quelques décennies, transformer et artificialiser la nature était bien davantage valorisé : avoir une forte éco-ethnicité représentait donc plutôt un inconvénient, attaché à une image de sous-développement ou d'ignorance. Notre cas chinois atteste ainsi, par la condescendance des touristes han vis-à-vis des minorités ethniques, que les visiteurs chinois n'ont pas les mêmes valeurs environnementales que la plupart des touristes occidentaux. L'affaire est d'autant plus complexe que dans un même pays, différentes cultures peuvent coexister selon la classe sociale, le diplôme, l'âge, etc.

38 Enfin, l'éco-ethnicité est une notion difficile à utiliser car elle correspond à une image à deux faces : celle dont le groupe concerné est conscient (sa propre image), et la représentation du groupe chez les autres. On ne peut les analyser séparément, non seulement parce que l'identité est façonnée par les relations avec autrui (Barth, 1969), mais aussi parce que la mobilisation par un groupe de son éco-ethnicité dépend de ce qu'*il* croit que *les autres* croient qu'*il* croit… Ainsi, les Karens de Thaïlande ont adopté un discours écologiste qui leur permet des bénéfices socioéconomiques (Hirsch, 1996), avec le risque que leur image ethnique se fige dans un essentialisme dont ils deviendraient finalement prisonniers (Walker, 2001), fossilisés dans ce que Elison (2010) appelle pour l'Inde des « *bona fide tribals* ». La voie de l'éco-ethnicité est décidemment bien étroite.

Bibliographie

Adams, V. (1998), *Tigers of snow and other virtual Sherpas*, Princeton University Press.

Agrawal, A. (2006), *Environmentality. Technologies of Government and the Making of Subjects*, Oxford University Press, New Delhi, 2006.

Amselle, J-L. (1987), « L'ethnicité comme volonté et comme représentation : à propos des Peul du Wasolon », *Annales ESC*. 42, 2, pp. 465-489.

Barth, F., (1969), *Ethnic groups and boundaries. The social organization of culture difference,* Universitetsforlaget, Oslo.

Bellier, I. éd. (2015), *Terres, territoires, ressources : Politiques, pratiques et droits des peuples autochtones,* L'Harmattan, Paris.

Bidault-Waddington, R. (2016), « Le soft power de la mode », INEST, https://www.ihest.fr/wp-content/uploads/2020/06/2016-17-SOFT-POWER-MODE.pdf

Bruner, E. M. (2005), *Culture on tour. Ethnographies of travel,* Univ. of Chicago Press, Chicago.

Bruun, O., A. Kalland (1995), Images of Nature: An Introduction to the Study of Man-Environment Relations in Asia. In O. Bruun, A. Kalland ed., *Asian Perceptions of Nature. A Critical Approach,* Curzon Press, Richmond, pp. 1-24.

Byrne Swain, M. (2011), Commoditized Ethnicity for Tourism Development in Yunnan, in J. Michaud et T. Forsyth (ed.) *Moving mountains. Ethnicity and Livelihoods in Highland China, Vietnam, and Laos*, UBC Press, Vancouver, pp. 173-192.

Calvès, A. (2009), « Empowerment » : généalogie d'un concept clé du discours contemporain sur le développement, *Revue Tiers Monde*, 200(4), pp. 735-749.

Certeau, M. de (1990), L'invention du quotidien 1. Arts de faire, Gallimard, Paris.

Chun, A. (2009), "On the geopolitics of identity", *Anthropological theory*, 9, 3, pp. 331-349.

Clastres, P. (1974), *La Société contre l'État : Recherches d'anthropologie politique*, Minuit, Paris.

Cravatte, C. (2009), « L'anthropologie du tourisme et l'authenticité. Catégorie analytique ou catégorie indigène ? », *Cahiers d'études africaines*, 193-194, pp. 603-619.

David, B. (2010), « L'ethnicisation de la différence dans la Chine impériale : le *barbare* comme figure fondatrice », in I. Rabut ed., *Visions du « barbare » en Chine, en Corée et au Japon*, Langues O', Paris, pp. 9-82.

De Koninck, R. (1996), The Peasantry as the Territorial Spearhead of the State in Southeast Asia: The Case of Vietnam, *Sojourn. Journal of Social Issues in Southeast Asia,* 11(2), pp. 231-258.

Dérioz, P., Upadhayaya, P., Loireau, M., Bachimon, P., Le Noac'h, J., Létang, M. (2016), « Émigration masculine et développement touristique en versant sud du massif des Annapurna », *EchoGéo*, 37, 201.

Déry, S., Dubé, L. (2019), "Protected areas, marginality, and the evolution of socio-economic networks since 1990 in Louang Nam Tha province", in W. Leimgruber, Chang-yi (ed.) *Rural areas in the process of globalization*, Springer, pp. 277-306.

Déry, S., Leimgruber, W., Zcilincsar, W., 2012. "Understanding marginality: new insights from a geographical perspective", *Geografski Glasnik*, 74(1), pp. 5-18.

Descola, P. (2005), *Par-delà nature et culture,* Gallimard, Paris.

Descola, P., (2014), *La composition des mondes. Entretiens avec Pierre Charbonnier*, Flammarion, Paris.

Ducourtieux, O. (2009), *Du riz et des arbres. L'interdiction de l'agriculture d'abattis-brûlis, une constante politique au Laos,* IRD-Karthala, Paris.

Ducourtieux, O. (2015) *Agriculture in the Forest: Ecology and rationale of shifting cultivation* In: Peh K., *et al.* (eds), *Handbook of Forest Ecology,* Routledge, Londres, pp. 573-587.

Elison, W. (2010), 'Bonafide Tribals': religion and recognition among Denizens of Mumbai's forest frontier. *J. Stud. Relig., Nat. Cult.* 4 (2), pp. 191–212.

Elliott, M. (2015), "The Case of the Missing Indigene: Debate Over a "Second-Generation" Ethnic Policy", *The China Journal*, 73, pp. 186-213.

Escande, Y. (2005), Montagnes et eaux : la culture du shanshui, Hermann, Paris.

Evans, G. (2002), *A short history of Laos: The land in between,* Silkworm Books, Bangkok.

Évrard, O., Goudineau Y. (2004), "Planned resettlement, unexpected migrations and cultural trauma in Laos", *Development and Change* 35(5), pp. 937-962.

Fontaine, G. (2006), « Convergences et tensions entre ethnicité et écologisme en Amazonie », *Autrepart,* 2,38, pp.63-80

Forsyth, T. (2003), *Critical political ecology: the politics of environmental science,* Routledge, London.

Gauché, E. (2017), « Mise en tourisme d'un village shui dans la province montagneuse du Guizhou (sud de la Chine) », Revue de géographie alpine, pp.105-3.

Gauché, E., Déry S., Dérioz P., Ducourtieux P., Germaine M.A., Landy F., Loireau M., Verdelli L. (2019), « Culture du paysage, gouvernance territoriale et mise en tourisme dans des montagnes rurales de l'Asie méridionale (Népal, Inde, Chine, Laos, Vietnam) », *Développement durable et territoires*, 10, 2 : http://journals.openedition.org /developpementdurable/14449

Gauché, E., Déry, S., Landy, F., à paraître, « A qui appartiennent les paysages des villages shui ? Mise en tourisme et rapports de pouvoir au Guizhou (Chine du Sud)".

Gladney, D. C. (2004), *Dislocating China: Muslims, Minorities and Other Subaltern Subject*, Hurst and Company, London.

Godelier, M. (1984), *L'idéel et le materiel*, Fayard.

Hale, H.E. (2004), "Explaining Ethnicity", *Comparative Political Studies* 37(4), pp. 458-485.

Hames, R. (2007), "The Ecologically Noble Savage Debate", *Annual Review of Anthropology*.

36, pp. 177–190.

Hangen, S. (2007), *Creating a "New Nepal": The Ethnic Dimension*, East-West Centre, Washington.

Harrell, S. (2001), Ways of Being Ethnic in Southwest China, University of Washington Press, Seattle.

Hirsch, P. ed., (1996). *Seeing forests for trees. Environment and Environmentalism in Thailand*, Silkworm Books, Chiang Mai.

Ives, J.D., B. Messerli (1989), *The Himalayan Dilemma: Reconciling Development and Conservation,* Routledge, New York.

Kergoat, B. (2007), Histoire politique du Népal : aux origines de l'insurrection maoïste, Karthala, Paris.

Landy, F., Belaidi, N., Gaudry Sada, K.H. (2017), « *Les espaces protégés urbains, vecteurs de justice ou d'injustice pour les populations autochtones ? Les cas de Xochimilco et des parcs nationaux de Mumbai et du Cap* », *Justice spatiale*, n° 11, en ligne.

Landy, F. ed. (2018), *From urban national parks to natured cities in the global South: The quest for naturbanity,* Springer, Singapore.

Landy, F., R. Chand, S. Déry, P. Dérioz, O. Ducourtieux, *et al.* (2020), « Can Landscape Empower Rural "Minorities" Through Tourism? Eco-Ethnicity in the Highlands of India, Nepal, China, Laos and Vietnam". *IFP-CSH Working Paper* 17. https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02924373

Leach, E. (1954), *Political systems of Highland Burma: study of Kachin social structure,* Harvard University Press, Cambridge.

Lekane Tsogbou, D. et S. Schmitz (2012), Le tourisme dit « ethnique » : multiples usages d'un concept flou, *Bulletin de la Société Géographique de Liège*, 59, 5-16.

Létang M., Dérioz P., Le Noac'h J. (2017), « Développement touristique, approches patrimoniales et arrangements sociaux en versant sud des Annapurna (Népal) », *BAGF*, 2017-2, pp. 306-329.

Li, T.M. (2001), "Boundary work: community, market and state reconsidered", in Agrawal, A., Gibson, C.C. (eds.), *Communities and the Environment: Ethnicity, Gender, and the State in Community-Based Conservation*, Rutgers University Press, NJ.

Luangaramsri, P. (2001), *Redefining Nature: Karen Ecological Knowledge and the Challenge to the Modern Conservation Paradigm*, Earthworm Books, Chennai.

McElwee, P. D. (2016), *Forests are gold. Trees, People, and Environmental Rule in Vietnam*, University of Washington Press, Seattle.

Menzies, N.K (2003), '"Nice view up there": Discordant visions and unequal relations between the mountains and the lowlands', in Xu Jianchu, Mikesell S. ed, *Landscapes of diversity: Indigenous knowledge, sustainable livelihoods and resource governance in montane Mainland Southeast Asia,* Yunnan Science and Technology Press, Kunming, pp. 509-519.

Michaud, J. (2010), "Editorial. Zomia and beyond", *Journal of Global History*, 5, pp.187-214.

Nye, J. (2004), *Soft Power: The Means to Success in World Politics*, Public Affairs, New York.

Nyiri P. (2006), *Scenic spots: Chinese Tourism, the State, and Cultural Authority,* China Program Books, Beijing.

Oakes, T. (1998), Tourism and modernity in China, Routledge, London.

Otayek, R., 2001. « L'Afrique au prisme de l'ethnicité : perception française et actualité du débat », *Revue internationale et stratégique*, 43, 3, pp. 129-142.

Pholsena, V. (2011), *Laos. Un pays en mutation*, *Asie plurielle*, La Documentation française, Paris.

Picard, M., Wood, R.E. (ed.) (1997) *Tourism, ethnicity and the State in Asian and Pacific societies*, University of Hawaii Press, Honolulu.

Pinton, F., Grenand P. (2007), « Savoirs traditionnels, populations locales et ressources globalisées », in C. Aubertin, F. Pinton, V. Boivert (ed.) : *Les marchés de la biodiversité*, IRD Editions, Paris, pp. 165-194.

Sacareau, I. (1997), *Porteurs de l'Himalaya. Le trekking au Népal*, Belin, Paris.

Sacareau, I. (2009), "Changes in environmental policy and mountain tourism in Nepal, *Revue de Géographie Alpine*, pp. 97-3.

Schein, L. (1997) "Gender and internal orientalism in China", *Modern China*, 23, 1, pp. 69-98.

Schlemmer, G. (2015), « Questionner la question ethnique : lecture historique et politique des appartenances culturelles au Laos », *Moussons*, 25.

Schon, N. (2003), *L'auto-exotisme dans les littératures des Antilles françaises*, Karthala.

Scott, J.C. (1985), *Weapons of the Weak*: *Everyday Forms of Peasant Resistance,* Yale University Press, New Haven.

Scott, J.C. (2009), *The art of not being governed: an anarchist history of upland Southeast Asia*. Yale University Press, New Haven.

Smadja, J. (ed.) (2003), *Histoire et devenir des paysages en Himalaya : Représentations des milieux et gestion des ressources au Népal et au Ladakh*, CNRS Editions, Paris.

Taunay, B. (2011), *Le tourisme intérieur chinois*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes.

Ulloa, A. (2005), *The Ecological Native: Indigenous Peoples' Movements and Eco-Governmentality in Colombia*, Routledge, New York.

Upadhayaya, P.K. (2013), 'Peace Sensitivity in Tourism codes of Conduct at Destination in Conflict: A Case Study of Partnership Actions in Pokhara" *In* Wohlmuther C., Wintersteiner W. eds., *International Handbook on Tourism and Peace*. Klagenfurt, Drava, pp. 230-246.

Vandenabeele, V. (2015), « Le respect de l'environnement naturel des Tibétains du Parc national de Pudacuo (Yunnan) : attribut identitaire ou atout touristique ? » *Cahiers d'Extrême-Asie,* 23, pp. 271-279.

Van Schendel, W. (2002), "Geographies of knowing, geographies of ignorance: jumping scale in Southeast Asia", *Environment and Planning D: Society and Space*, 20, pp. 647-668.

Vieillard-Baron, E., 2011, *La jungle entre nature et culture : un imaginaire socio-spatial de l'antimonde*, thèse de géographie, Univ. de Paris 7.

Walker, A., (2001), "The 'Karen consensus', ethnic politics and resource use legitimacy in Northern Thailand", *Asian Ethnicity*, 2, 2, pp.145-162.

Xie, P.F. (2010), *Authenticating ethnic tourism*, Channel View, Bristol.

Notes

1 « La pratique sociale de la nature s'articule tout à la fois sur l'idée qu'une société se fait d'elle-même, sur l'idée qu'elle se fait de son environnement et sur l'idée qu'elle se fait de son intervention sur cet environnement » (Descola, 2014, p. 81).

2 Projet coordonné par Evelyne Gauché (Université de Tours, UMR CNRS 7324 CITERES) (https://aqapa.hypotheses.org).

3 Des questionnaires paysagers, avec photos à commenter, ont été distribués à des habitants et des touristes. Des entretiens qualitatifs ont été pratiqués au fil de l'eau, sans chercher la représentativité de l'échantillon. Peu de littérature grise fut utilisée pour les trois terrains, soit qu'on n'y eût guère accès (Chine), soit que l'on comptât sur les données de première main (diagnostics agraires).

4 Ces trois régions sont caractérisées par l'altitude, une mise en tourisme croissante, et la forte présence de « minorités ethniques » dans la Zomia. Elles ont été sélectionnées par AQAPA parce que certains de ses membres y avaient déjà fait des recherches (Népal, Laos), ou parce que des contacts y existaient facilitant l'obtention d'autorisations (Chine, Laos).

5 Ce terme d'origine sanskrite est utilisé en anglais par les agences de voyage laotiennes comme synonyme de forêt dense. Son usage correspond bien à « *la représentation occidentale d'un paysage de l'Ailleurs ou plus largement un antimonde sauvage et naturalisé* » (Vieillard-Baron, 2011).

6 Sur les conceptions différentes de l'authenticité pour les populations locales, les anthropologues et les touristes, cf. Cravatte, 2009.

7 « *Au début j'étais un peu choquée* » (serveuse française, environ 25 ans), « *De mon vélo, j'ai vu des champs qui brûlaient à 5 km. Marre de cette fumée ! Alors j'ai fait demi-tour* » (ingénieur autrichien, 58 ans).

8 « *Jadis les gens ici ne connaissaient pas le mot* paryatak *(touriste), la langue leur fourchait quand ils voulaient le prononcer. Maintenant le monde entier connaît le village de Lwang et le Machhapuchhre Model Trek !* », nous dit le président gurung du Machhapuchhre Tourism Development Committee.

9 Nous avons travaillé avec des interprètes, et sans autorisation écrite des autorités. Des discours paysans sont retranscrits dans Gauché *et al.* (à paraître). Un paysan de 52 ans, ayant pendant un temps nourri des touristes chez lui à Zenlei, est satisfait : *« Les gens sont contents. Car l'État les a aidés à construire la route, et à développer l'agriculture pour nourrir les animaux. L'État les a aidés à emprunter. Si l'État n'aidait pas les paysans, il y aurait moins de touristes. Car les paysans n'auraient pas assez d'argent pour accueillir les touristes.* » Les habitants de Gulu approuvent le développement touristique et le modèle d'aménagement, mais

non ses modalités pratiques : *« Le tourisme, l'aménagement des œufs de pierre, c'est bien, mais le problème est qu'on n'a plus de riz pour manger »*, dit un autre villageois de 49 ans.

10 Il est possible qu'à l'avenir les Shuis prennent davantage conscience de leur potentiel de *soft power* éco-ethnique, comme ont su le faire les Tibétains dans la province voisine du Yunnan (Vandenabeele, 2015). Là, dans le Parc national de Pudacuo ouvert à un tourisme de masse, les visiteurs (avant tout chinois là aussi) sont invités à observer l'harmonie supposée entre les Tibétains et leur environnement naturel, et la population locale a compris son intérêt à souscrire à cette image.

Table des illustrations

Titre	Document 1. Le nouveau projet de développement touristique pour le village ethnique de Gulu (Chine) : à quoi peut servir ici l'éco-ethnicité ?
Crédits	Document d'aménagement consulté chez la PDG (d'ethnie shui) de la Guizhou Legend of Shui Country Culture Tourism Development Ltd. Photo F. Landy, 12.8.2017.
URL	http://journals.openedition.org/viatourism/docannexe/image/6555/img-1.png
Fichier	image/png, 2,2M

Pour citer cet article

Référence électronique
Frédéric Landy, Raghubir Chand, Steve Dery, Pierre Dérioz, Olivier Ducourtieux, Nadège Garambois, Evelyne Gauché, Marie-Anne Germaine, Lisa Hiwasaki, Mauve Letang et Isabelle Sacareau, « Tourisme et « éco-ethnicité » : les enjeux d'un *soft power* environnemental pour les minorités de l'Asie d'altitude (Chine, Laos, Népal) », *Via* [En ligne], 19 | 2021, mis en ligne le 26 juillet 2021, consulté le 06 octobre 2021. URL : http://journals.openedition.org/viatourism/6555 ; DOI : https://doi.org/10.4000/viatourism.6555

Auteurs

Frédéric Landy
Université Paris Nanterre, France/French Institute of Pondicherry, India

Raghubir Chand
Kumaon University, Nainital, India

Steve Dery
Université Laval, Canada

Pierre Dérioz
Université d'Avignon, France

Articles du même auteur

Le paysage comme ressource touristique des espaces ruraux [Texte intégral]
Perspectives de l'Asie du Sud et du Sud-Est

El paisaje como recurso turístico de las zonas rurales [Texte intégral | traduction | es]
Perspectivas del Sur y Sudeste Asiático

Landschaft als touristische Ressource der ländlichen Gebiete [Texte intégral | traduction | de]
Perspektiven für Süd-und Südostasien

Landscape as a tourism resource for rural areas [Texte intégral | traduction | en]
South and Southeast-Asian perspectives

A paisagem como recurso turístico em áreas rurais [Texte intégral | traduction | pt]
Perspectivas do Sul e do Sudeste Asiático

Il paesaggio come risorsa turistica degli spazi rurali [Texte intégral | traduction | it]
Per una prospettiva dell'Asia meridionale e sud-orientale

El paisatge com a recurs turístic a les zones rurals [Texte intégral | traduction | ca]

Perspectives per al sud i el sud-est asiàtic
Paru dans *Via* , 17 | 2020

La place des espaces ruraux périphériques dans la construction par et pour le tourisme de l'identité de la région de Dalat (Vietnam) [Texte intégral]
Article évalué par les pairs

The place of peripheral rural areas in the construction, by and for tourism, of the identity of the region of Dalat (Vietnam) [Texte intégral | traduction | en]
Peer-reviewed article

L'importanza delle aree rurali periferiche nella costruzione da parte e per il turismo dell'identità della regione di Dalat (Vietnam) [Texte intégral | traduction | it]
Articolo peer-reviewed
Paru dans *Via* , 17 | 2020

Le Mardi Himal Trek (versant sud des Annapurnas, Népal) et les évolutions récentes des pratiques de trekking [Texte intégral]

The Mardi Himal Trek (south face of the Annapurnas, Nepal) and recent developments in trekking practices [Texte intégral | traduction | en]
Paru dans *Via* , 17 | 2020

Développement d'un tourisme domestique en montagne à proximité des grandes villes du Népal : versant sud de l'Annapurna et Helambu [Texte intégral]
Article évalué par les pairs

Development of mountain domestic tourism close to the major urban areas of Nepal: South side of the Annapurna Massif and Helambu [Texte intégral | traduction | en]
Peer-reviewed article

Desenvolvimento do turismo doméstico de montanha no entorno das principais cidades do Nepal: encosta Sul do Annapurna e Helambu [Texte intégral | traduction | pt]
Artigo revisado por pares
Paru dans *Via* , 17 | 2020

Olivier Ducourtieux
AgroParisTech, France

Nadège Garambois
AgroParisTech, France

Evelyne Gauché
Université de Tours, France

Articles du même auteur

Le paysage kitsch comme destination touristique en Asie du Sud et du Sud-Est (Chine, Vietnam, Népal) [Texte intégral]
Article évalué par les pairs

Kitsch landscapes as tourist destinations in South and Southeast Asia (China, Vietnam, Nepal) [Texte intégral | traduction | en]
Peer-reviewed article

Paisaje kitsch como destino turístico en el Sur y el Sudeste de Asia (China, Vietnam, Nepal) [Texte intégral | traduction | es]
Artículo revisado por pares

Cảnh quan kitsch trong các điểm đến du lịch ở Nam Á và Đông Nam Á (Trung Quốc, Việt Nam, Nê-pan) [Texte intégral | traduction | vi]
Bài báo có phản biện
Paru dans *Via* , 17 | 2020

Le paysage comme ressource touristique des espaces ruraux [Texte intégral]
Perspectives de l'Asie du Sud et du Sud-Est

El paisaje como recurso turístico de las zonas rurales [Texte intégral | traduction | es]
Perspectivas del Sur y Sudeste Asiático

Landschaft als touristische Ressource der ländlichen Gebiete [Texte intégral | traduction | de]
Perspektiven für Süd-und Südostasien

Landscape as a tourism resource for rural areas [Texte intégral | traduction | en]
South and Southeast-Asian perspectives

A paisagem como recurso turístico em áreas rurais [Texte intégral | traduction | pt]
Perspectivas do Sul e do Sudeste Asiático

Il paesaggio come risorsa turistica degli spazi rurali [Texte intégral | traduction | it]
Per una prospettiva dell'Asia meridionale e sud-orientale

El paisatge com a recurs turístic a les zones rurals [Texte intégral | traduction | ca]
Perspectives per al sud i el sud-est asiàtic
Paru dans *Via* , 17 | 2020

Mise en scène paysagère, représentations et pensée du paysage dans trois villages shui touristifiés du sud Guizhou (Chine) [Texte intégral]
Article évalué par les pairs

Landscape staging, representations, and landscape thinking in three touristified Shui villages in southern Guizhou (China) [Texte intégral | traduction | en]
Peer-reviewed article

Landschaftliche Inszenierung, Vorstellungen und Reflexionen zur Landschaft in drei touristifizierten Shui-Dörfern in Süd-Guizhou (China) [Texte intégral | traduction | de]
Peer-Review-Artikel
Paru dans *Via* , 17 | 2020

Marie-Anne Germaine
Université Paris Nanterre, France

Lisa Hiwasaki
Institut EDS, Université Laval, Canada / University of Rhode Island, Etats-Unis

Mauve Letang
Université Paris-Sorbonne, France

Articles du même auteur

Le Mardi Himal Trek (versant sud des Annapurnas, Népal) et les évolutions récentes des pratiques de trekking [Texte intégral]

The Mardi Himal Trek (south face of the Annapurnas, Nepal) and recent developments in trekking practices [Texte intégral | traduction | en]
Paru dans *Via* , 17 | 2020

Isabelle Sacareau
Université Bordeaux Montaigne, France

Droits d'auteur

Via Tourism Review est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.